

Quelques réflexions sur la durabilité de la production d'œufs et de volailles

La volaille est durable – en tient-on compte?

Pour obtenir de précieuses protéines animales, la production d'œufs et de volailles est considérée comme efficace et respectueuse des ressources et du climat. Si l'on s'en tenait aux stratégies climatiques et alimentaires de la Confédération, il faudrait en revanche réduire les effectifs de volaille en Suisse. À y regarder de plus près, les stratégies climatiques évoluent souvent dans un terrain miné de conflits d'objectifs.

gl. La durabilité est un terme qui peut être compris de bien des manières. Dans le secteur agroalimentaire, il s'agit principalement de bilans carbone et de l'utilisation des ressources limitées en terres. C'est à cela que se réfèrent les arguments exposés ci-après qui, d'une part, témoignent de la grande durabilité de la production d'œufs et de viande de volaille et, d'autre part, mettent en évidence divers conflits d'objectifs.

1. La volaille est durable grâce à sa grande efficacité alimentaire

La volaille fait partie des animaux de rente les plus efficaces. Cela est dû à son excellent indice de consommation ainsi qu'au fait que les animaux reproducteurs produisent beaucoup de descendants. La production d'œufs et de viande de volaille est donc l'une des manières les plus efficaces de produire de précieuses protéines animales (voir graphique p.6). Une faible consommation d'aliments par kilogramme de protéines animales produites se traduit par un moindre besoin en surfaces agricoles et une réduction des émissions de gaz à effet de serre. Selon une étude menée par Agroscope, la production de viande de volaille avec des poulets standard nécessite dix fois moins de surfaces agricoles et génère huit fois moins de gaz à effet de serre que celle de la viande de bœuf de pâturage (surtout, la volaille ne produit pas de méthane).

En fait, certaines entreprises du secteur de la restauration collective améliorent leur bilan carbone en introduisant de la viande de volaille dans leurs menus à la place d'autres types de viande. Récemment, on a notamment pu lire que l'armée allemande tend de plus en plus à remplacer la viande de bœuf par de la viande de volaille et de porc, moins chères et plus durables.

2. Durabilité et utilisation efficace des terres versus «Feed no Food»

Selon un argument souvent avancé, également connu sous le terme de «Feed no Food», les composants des aliments

pour volailles tels que les céréales ou le soja pourraient également servir directement à l'alimentation humaine. Outre le fait que les protéines animales ont une valeur nutritionnelle supérieure à celle des protéines végétales, la question ne devrait pas être abordée du point de vue du «consommateur final» animal ou humain, mais du point de vue de l'utilisation des terres. Quelle est la surface agricole arable disponible pour la production d'aliments pour animaux une fois que les besoins pour la production de denrées alimentaires végétales ont été satisfaits? Une fois ce point clarifié, il est sans doute judicieux de cultiver sur ces surfaces les plantes fourragères les plus à même de fournir beaucoup d'énergie ou de précieuses protéines par hectare. Le soja en fait partie, qu'il soit consommé par l'homme ou par les animaux de rente (sur la valeur élevée du soja, voir aussi AS 3/23). D'ailleurs, 90% du soja utilisé en Suisse provient d'Europe, où la culture du soja a encore augmenté de 23% en 2023.

3. Durabilité versus stratégies de la Confédération

On ne peut nier une certaine contradiction: d'un côté, la Confédération vise la réduction des gaz à effet de serre dans sa stratégie climatique et alimentaire, de l'autre, c'est précisément l'élevage de volailles qui devrait être réduit, alors qu'il permet la production de protéines animales la plus respectueuse du climat. Dans la plupart des études et stratégies relatives à l'agriculture suisse, la volaille figure pour ainsi dire sur la «liste noire». Dans l'étude de la HAFL intitulée «Combien d'animaux de rente pour une utilisation optimale des terres en Suisse?», la volaille n'a même pas été prise en compte. Les phrases suivantes sont tirées de l'étude: «*Le cheptel porcin serait réduit à environ un tiers du cheptel actuel... et il n'y aurait plus de volaille. Les terres disponibles seraient ainsi utilisées de manière optimale, mais une telle utilisation impliquerait des changements importants en matière de consommation...*».

Par ailleurs, s'agissant de réviser l'ordon-

nance sur le stockage obligatoire, la Confédération a proposé de réduire les stocks obligatoires d'aliments protéiques pour animaux; les effectifs de poulets auraient dû être abattus dans un délai de deux mois (entre-temps, la proposition a été retirée).

4. Durabilité versus «La Suisse, pays d'herbages»

Selon l'OFAG, la «Suisse, pays d'herbages» dispose de trop peu de terres arables et celles-ci devraient être davantage disponibles pour l'alimentation humaine. En même temps, l'importation de composants alimentaires destinés aux animaux de rente suisses est largement critiquée. Le fait que les surfaces qui ne se prêtent qu'à la production herbagère sont mieux utilisées par les ruminants n'est pas un sujet sur lequel nous devons débattre. Nous pouvons toutefois discuter de la possibilité ou de la nécessité de produire davantage de céréales fourragères sur le Plateau suisse. Indépendamment de cela: quels sont les arguments contre l'importation de composants alimentaires en provenance des grandes régions agricoles d'Europe? Est-ce une question d'autosuffisance en cas de fermeture des frontières lors de guerres ou de crises? Si oui, il est intéressant de s'interroger sur la probabilité réelle de tels scénarios et si la politique agricole ne devrait pas s'orienter principalement sur la demande actuelle, au lieu de réduire, prophylactiquement et sans que cela soit nécessaire, les effectifs de volaille. Ou bien l'importation d'aliments pour animaux risque-t-elle d'entraîner des excédents d'éléments fertilisants? À ce sujet, voir les deux points suivants.

5. Durabilité grâce à une alimentation élaborée des volailles

Depuis longtemps, l'alimentation par phases axée sur les besoins des animaux, avec des aliments à teneur réduite en nutriments, fait partie des standards de l'aviculture. Grâce à un savoir-faire spécifique et à des installations efficaces, les fabricants d'aliments composés produisent un «ali-

ment de précision» élaboré qu'il serait difficile de produire à la ferme avec ses propres aliments pour animaux. La composition optimale de l'aliment ainsi que l'utilisation ciblée d'enzymes et d'acides aminés permettent à la fois un approvisionnement optimal des animaux et de faibles pertes de nutriments. Ainsi, l'enzyme phytase améliore la digestibilité du phosphore contenu dans les céréales. Les acides aminés essentiels (éléments constitutifs des protéines) améliorent l'assimilation des protéines contenues dans les composants alimentaires et permettent de réduire la teneur totale en protéines de la ration. Ces deux facteurs se traduisent par une réduction des rejets de phosphore et d'azote.

6. Économie circulaire durable avec le fumier de volaille

Le fumier de volaille est sec et présente une densité élevée en éléments fertilisants. Son transport vers les zones de grandes cultures à faible densité de bétail se justifie donc également d'un point de vue écologique. Le fumier de volaille est facile à épandre et à incorporer rapidement dans les champs, il entraîne moins de pertes d'éléments fertilisants et d'émissions que le lisier, il est facile à sécher et éventuellement à granuler et il est apprécié pour les installations de biogaz. Tout comme d'autres engrais de ferme, il remplace les engrais minéraux importés et fabriqués à grand renfort d'énergie et contri-

bue à la formation d'humus grâce à sa matière organique. L'utilisation de fumier de volaille dans la production végétale est un bon exemple d'économie circulaire durable. Les bilans de fumure par exploitation permettent d'éviter la sur-fertilisation.

7. Durabilité grâce aux progrès réalisés dans la sélection

Au cours des dernières années et décennies, des progrès considérables ont été réalisés dans la sélection, notamment en matière de performances de ponte et d'engraissement ainsi que de conversion alimentaire des hybrides spécialisés de ponte et d'engraissement. Ces progrès se sont traduits par une amélioration de l'efficacité d'utilisation des ressources et donc de la durabilité de la production d'œufs et de viande de volaille. Les grands progrès réalisés dans la sélection des hybrides de ponte en matière de persistance des performances de ponte et de qualité de la coquille permettent en outre d'allonger de manière conséquente la durée d'utilisation des poules, ce qui contribue significativement à une plus grande durabilité de la production d'œufs.

Il faut être conscient du fait que toute extensification visée dans la sélection, que ce soit en utilisant des animaux à deux fins ou des poulets à croissance plus lente, constitue un pas en arrière en matière d'efficacité d'utilisation des ressources et de bilan carbone (voir également les

articles parus dans AS 2/22 et 3/23 ainsi que la section ci-dessous).

8. Durabilité versus éthique

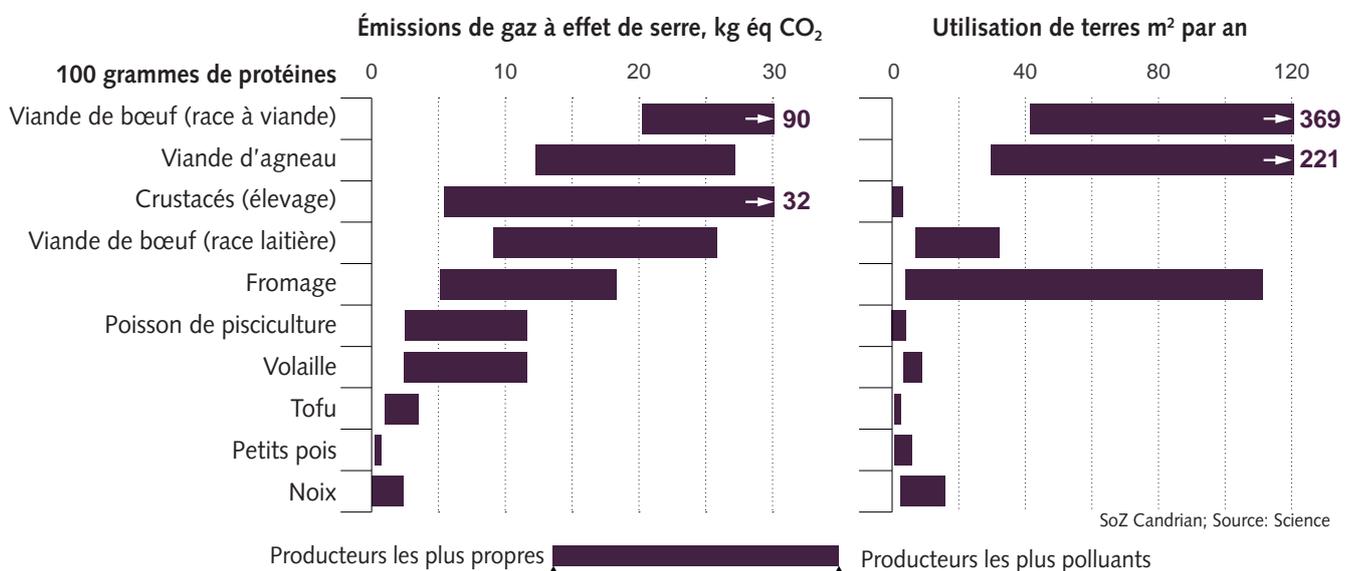
Le plus grand conflit d'objectifs entre la durabilité et l'éthique survient lorsque, pour éviter de tuer des poussins, on élève des jeunes coqs d'hybrides de ponte. S'il est vrai que l'utilisation de ces animaux pour obtenir de la viande (de charcuterie) est raisonnable d'un point de vue éthique, elle est particulièrement inefficace en termes d'utilisation des ressources. Il s'agit d'un compromis qui implique une consommation supplémentaire importante de nourriture. Les coqs des lignées à deux fins peuvent au moins être commercialisés sous forme de carcasses entières et remplacer ainsi les poulets bio extensifs ou les poulets de plein air. En fin de compte, le système global de production d'œufs avec les poules à deux fins, moins performantes, est tout de même moins rentable et moins respectueux des ressources que celui utilisant les hybrides de ponte – avec ou sans coqs frères.

9. Durabilité versus bien-être animal

L'élevage en plein air est souvent cité comme la condition ultime du bien-être animal, alors que la volaille n'est pas un animal de pâturage capable de valoriser l'herbe, mais un animal qui vit naturellement dans des zones boisées. Pour 18000 poules pondeuses en plein air, il faut dis-

↓ **Graphique:** Impact environnemental des aliments riches en protéines. Exemple de lecture: la production de 100 g de protéines de fromage implique, dans le meilleur des cas, l'émission d'environ 5 kg d'éq. CO₂ de gaz à effet de serre, contre 18 kg pour la production la plus polluante. Graphique: Sonntagszeitung, source des données: Science.

L'article complet («Der ökologische Hufabdruck» «L'empreinte écologique») paru dans la Sonntagszeitung du 17.6.2018 peut être téléchargé (en allemand) sur www.agroscope.admin.ch > Actualité > Revue de presse > 2018.



poser, à raison de 2,5 m² par poule, de 4,5 hectares de pâturages, lesquels sont en grande partie soustraits à l'utilisation agricole productive. Sur cette surface, il serait mathématiquement possible de cultiver la ration annuelle de blé fourrager et de maïs grain pour environ 2000 poules. S'il s'agit en premier lieu du bien-être des volailles, un parcours suffisamment grand et recouvert de litière, où les poules peuvent gratter abondamment, suffirait également.

Conclusions

La production d'œufs et de viande de volaille est l'un des moyens les plus durables de produire de précieuses protéines animales. Il semble donc d'autant plus contradictoire que les stratégies climatiques et alimentaires préconisent une réduction du nombre de volailles. En outre, il existe un fossé de taille entre les stratégies climatiques et les scénarios d'approvisionnement, d'une part, et les comportements de consommation réels ainsi que la probabilité que les frontières nationales soient fermées, d'autre part.

Au vu des nombreux conflits d'objectifs dans les stratégies climatiques et de durabilité, il convient de garder une vue d'ensemble, de rester réaliste et de faire preuve d'honnêteté – et aussi d'éviter que les arbres, c'est-à-dire les bilans CO₂, ne cachent la forêt. À propos de la forêt comme source de matières premières neutres en carbone: finalement, l'alimentation des animaux de rente est neutre en carbone dans la mesure où elle repose sur des matières premières renouvelables, c'est-à-dire des bases fourragères. Après tout, nos animaux mangent des plantes qui ont auparavant fixé du CO₂.

Andreas Gloor, Aviforum ■

Un article intéressant de Peter Stadelmann sur la durabilité des aliments d'origine animale, qui figure dans le magazine «Güggrüggüü» (3/23), peut être téléchargé sous: www.aviforum.ch
> Revue d'aviculture > Éditions actuelles > Téléchargements actuels.